

tout un système. Chaque mot eut sa loi, tout mouvement de la phrase fut prévu. Voltaire a formulé, plus tard, le principe qui guidait alors les réformateurs et qui fait résider dans sa régularité toute la perfection d'une langue : « Les langages, à mon gré, dit-il, sont comme les gouvernements, les plus parfaits sont ceux où il y a le moins d'arbitraire (1). »

La lutte avait précédé la victoire des puristes, le sarcasme suivit leur triomphe. M^{lle} de Gournay disait d'eux que ce qu'ils écrivaient était un bouillon d'eau claire sans impureté et sans substance. Mais le regret de l'ancienne langue ne s'éteignit pas satisfait et vengé par quelques épigrammes, il a survécu, se manifestant à toutes les époques par des efforts pour rajeunir nos vieux mots. Vaugelas, lui-même, dit à propos de *magnifier* qui commençait à vieillir : « J'ai une certaine tendresse pour tous ces beaux mots que je vois ainsi mourir, opprimez par la tyrannie de l'usage qui ne nous en donne point d'autres en leur place qui ayent la même signification et la même force (2). »

L'école posthume de Marot, le style dit marotique, est un souvenir du langage de nos pères. Mais ce retour tardif ne fut qu'un froid badinage. Les auteurs balbutiaient, pour un public qui ne les comprenait guère, une langue de convention et qui n'exista jamais. Quelques douzaines de vieux mots formaient tout leur bagage, et ils les employaient à tout propos et hors de propos, n'en connaissant pas toujours le véritable sens. Au lieu de renouveler les mots dont on sent la privation et le besoin, ils se faisaient un style faux et prétentieux dans sa naïveté. Dans ce culte dont la vieille langue resta l'objet, on a pu s'égarer un moment, mais toujours quelques véritables fidèles, recueillis, à l'écart, ont respiré ses parfums concentrés

(1) Lettre à M. Gayot, 1767.

(2) Remarques sur la langue française.